

Antidote platonique

La société contemporaine repose sur le platonisme et Platon a menti.

Platon est trop intelligent pour lui faire crédit d'une quelconque sincérité dans ses arguties. Il sait ce qu'il fait : détourner l'attention de son lecteur vers des combinaisons rationnelles pour donner à la loi un caractère mystérieux et faciliter ainsi l'apparition d'une élite au cœur de la démocratie athénienne. Elite à laquelle est réservé le recul qui permet de faire la loi.

Le discours médiatique contemporain, sans exception, fait du platonisme. Les journaux écrits, parlés ou télévisés, hebdomadaires, mensuels ou quotidiens, les livres, romans, pamphlets ou essais, les œuvres cinématographiques ou théâtrales, les reportages sportifs, géographiques ou historiques, tout le monde du son, de l'image et des textes véhiculent la même référence au narcissisme platonique. Les médias parlent de l'âme et délaissent le monde. Agissant ainsi, ils ôtent au citoyen la moindre chance d'imaginer une loi adaptée à ses besoins.

Les judiciens rassemblés en ruches républicaines et en personnes anthropocratiques devront se défaire de l'emprise platonique. Ils devront s'émanciper de tout carcan médiatique. Ils devront vivre d'un état d'esprit tourné vers le monde et sa diversité tragique. Ils devront réfuter Platon et retourner à leur avantage la complexité de l'argumentaire platonique. Le présent document les y aidera. Il comporte trois rubriques :

- ❖ La mort programmée de la démocratie.
- ❖ Le platonisme dans l'histoire.
- ❖ Le bon usage de Platon.

1°) La mort programmée de la démocratie

A l'aube du 4^{ème} siècle avant notre ère, la guerre du Péloponnèse n'a pas détruit Athènes.

La démocratie est encore vivace. Thrasybule ne tarde pas à renverser le régime oligarchique et meurtrier des Trente. Si Thrasybule manque de reconstituer l'empire athénien du 5^{ème} siècle, Chabrias, Iphicrate et Timothée, le fils de Conon, délivrent peu à peu Athènes de l'emprise du roi de Perse et oeuvrent de concert avec les Thébains à la défaite de Sparte, consommée dès la bataille de Leuctres en 371¹. Même après Mantinée (361), Sparte ne renaîtra pas.

Les faits sont là. Même si de 403 à 371 les alliances se font et se défont, même si Leuctres est avant tout la victoire de Thèbes, il n'en reste pas moins que depuis 377 Athènes a reconstitué autour d'elle un empire maritime cohérent. Cet empire lui permet de redevenir maîtresse de la Grèce. Car l'hégémonie de Thèbes n'a qu'un temps. Epaminondas envahit le Péloponnèse en 366, mais sa ballade militaire n'aura pas de suite, il mourra à Mantinée en 361 ; si bien que, l'un dans l'autre, les victoires continues d'Athènes sur mer s'ajoutent aux victoires terrestres et passagères de Thèbes de telle sorte qu'Athènes se retrouve aux commandes du monde grec, les mains libres, délivrée de Sparte, son plus vieil et plus redoutable ennemi.

En 360, un siècle après la ligue de Délos, Athènes n'a plus de rivale.

¹ Dans le présent chapitre, toutes les dates sont en chronologie inversée et 371 doit se lire : -371, c'est-à-dire 371 avant JC.

La nouvelle confédération a un fonctionnement plus complexe que l'ancienne. Les alliés sont libres de conserver la constitution de leur choix, ils ne sont pas tenus de recevoir de garnison athénienne, ils ne doivent pas s'acquitter du tribut, ils se voient remettre toutes les propriétés que les Athéniens détiennent sur leur territoire, à titre privé ou à titre public. Les conflits, les contestations se règlent devant conseil des alliés : le *Synédriion*. Or, fait capital, le *Synédriion* a, par ailleurs, le droit de prendre des résolutions qui sont soumises au vote de l'Ecclésiá dès lors qu'il s'agit de décisions engageant la confédération.

A ce fonctionnement institutionnel complexe est associée la volonté très nette d'optimiser les conditions matérielles de vie à l'intérieur de la confédération. Cette volonté se traduit par une prolifération de lois et décrets en tout domaine : contrôle des prix de l'alimentaire, gestion des arsenaux, approvisionnement de la population, gestion des marchés, fiscalité, extension de la confédération etc. Pour s'en persuader, il suffit de lire le témoignage que constitue le livre que Patrice Brun a consacré aux nombreuses stèles portant lois et décrets, retrouvées sur le sol même d'Athènes (Cf. Impérialisme et démocratie à Athènes- éditions Armand Colin).

Mais une telle prolifération comporte un risque : la dislocation de l'action politique.

Pour éviter que l'initiative populaire (une réalité à Athènes) ne se traduise par des décisions contradictoires, la cité dispose de deux garde-fous : la possibilité de poursuivre l'auteur d'une loi ou d'un décret pour illégalité et la révision des lois. Les deux procédures se complètent. La première a un effet dissuasif : tout citoyen est prévenu qu'il risque le tribunal si, d'aventure, il prend sur lui de faire promulguer une loi ou un décret sans avoir pris la peine de vérifier la conformité de son texte avec les lois existantes. La seconde a un effet préventif : elle offre le cadre juridique qui permet à tout citoyen de faire abroger une loi existante s'il prétend détenir une loi plus avantageuse pour la cité. Pour le bon citoyen le chemin est tracé : il participera à la formation et à l'application de la loi à titre personnel pourvu qu'il s'arme de précautions et qu'il procède avec méthode. Le citoyen soucieux de faire passer une loi devant l'Ecclésiá puis devant les nomothètes doit s'assurer, d'abord, que son projet est utile à la cité et, ensuite, qu'il n'est pas contraire à une loi existante. Si tel est le cas, le citoyen en cause doit faire abroger la loi en profitant, notamment, de la révision annuelle des lois.

Grâce à l'œuvre de Démosthène nous pouvons aller dans le détail de ces dispositions.

Démosthène s'est fait l'accusateur de nombre de ses concitoyens pour manquement à la loi. Il les a poursuivis pour avoir réussi à faire voter des décrets devant l'Ecclésiá ou des lois devant les nomothètes sans avoir pris le soin de se conformer à la législation en vigueur. On retire de l'œuvre de Démosthène le sentiment que la démocratie athénienne était parfaitement rompue à l'initiative populaire en matière législative. De sérieuses garanties existaient visant à assurer la cohérence et l'honnêteté de la législature populaire athénienne. Les deux principales sont, d'une part, l'abondance de l'information en direction des citoyens et, d'autre part, le tirage au sort de nomothètes en grand nombre. Démosthène nous dit en substance :

1. Tout Athénien qui voudra proposer une loi devra afficher le texte sur la place publique et le confier au greffier afin que celui-ci en donne lecture devant la Boulê et l'Ecclésiá de telle sorte que ses concitoyens aient toute latitude pour réfléchir avant de ratifier la loi. (Ctr. Leptine 94 et Ctr. Timocratès 20).
2. Le tirage au sort des nomothètes (étymologiquement : « *faiseurs de lois* ») préserve de la corruption. (Ctr. Timocratès 36/37)

Dans ce bel assemblage, il existe cependant une zone d'ombre : les défenseurs de la loi.

Les défenseurs de la loi (parfois appelés « avocats publics ») sont des citoyens qui défendent devant les nomothètes les anciennes lois contre les propositions de lois votées par l'Ecclésia à l'initiative de simples citoyens. Les avocats publics sont élus par l'Ecclésia. Ce sont d'habiles orateurs aptes à séduire leurs concitoyens. Les riches et les puissants ont ainsi trois occasions de peser sur la loi en influençant le vote des citoyens :

- Devant la Boulê : qui prépare les projets de lois
- Devant l'Ecclésia qui approuve ou désapprouve le travail de la Boulê
- Devant les nomothètes qui promulguent les lois ou s'y refusent

C'est tout le processus législatif qui s'offre à la corruption puisque les orateurs sont présents à chaque étape. Mais il est évident que l'élection des avocats publics est l'élément clef car le résultat de cette élection pèse lourd devant les nomothètes. S'ils sont malins et s'ils défendent un point de vue commun, les cinq ou dix avocats publics peuvent influencer fortement le vote des nomothètes. Ceux-ci peuvent bien être 500, 1000 ou 1500, ils suivront plutôt l'avis des avocats publics que celui de simples citoyens ; que cet avis soit favorable à l'ancienne loi ou, au contraire, favorable à la nouvelle. L'avocat public est ainsi une aubaine pour les puissants de la place. Quelque riche Athénien peut payer un ou deux grands orateurs et obtenir une loi qui l'arrange parce que lesdits grands orateurs auront su plaire à l'Ecclésia, se faire élire en tant que défenseurs des lois et persuader ensuite les nomothètes. S'ils sont plusieurs riches à s'entendre, l'objectif sera plus facilement atteint parce que la somme apte à corrompre sera plus élevée. Démosthène ne se prive pas de le dire.

Dans ces conditions, pourquoi Athènes ne s'est-elle pas débarrassée des orateurs ?

C'eut été un non-sens. L'art oratoire est indispensable à la démocratie. Si l'on veut associer à une décision tout un ensemble d'individus, il convient de s'exprimer clairement. Cela vaut au tribunal comme à l'assemblée. D'ailleurs, les Athéniens ne faisaient pas de différence entre l'Héliée, la Boulê ou l'Ecclésia, il s'agissait pour eux d'assemblées parmi toutes les formes qu'une assemblée de citoyens peut revêtir. L'art oratoire a une autre qualité. Il crée une saine émulation au sein de la population. Les métiers de logographe et de « synégore » offraient la réussite aux jeunes gens intelligents et travailleurs². Démosthène montre l'exemple puisqu'il a pu grâce à son talent et son courage redevenir riche. Or, la démocratie a besoin d'ouvrir des carrières aux jeunes ambitieux si elle veut survivre en tant que régime politique. Ceux qui ont pu grâce à elle se distinguer seront inmanquablement ses meilleurs défenseurs.

Mais alors, pourquoi Athènes élisait-elle les avocats publics ?

Les choses, ici, sont moins claires. Il faut sans doute remonter à l'origine des nomothètes pour le comprendre. Les nomothètes sont nés (si l'on en croit Thucydide) en 411, lorsque le régime oligarchique des Quatre Cents a évolué, à la demande d'Alicibiade, vers celui des Cinq Mille. A cette époque, les oligarques jouissent d'une position mal assurée et ils prennent peur. Ils ne peuvent s'allier tout à fait avec Sparte et ils redoutent l'armée athénienne de la mer Egée. Ils évoluent donc vers plus de démocratie.

² **Logographe** signifie :écrivain public. Le logographe écrivait la défense de son client. Il n'intervenait pas lors du procès. Le **synégore**, lui, intervenait oralement. Contrairement aux avocats contemporains, il ne monopolisait pas la parole. Le synégore formait avec son client un duo, d'où son nom.

Thucydide³ nous dit en parlant des oligarques de 411 :

« Là ils mirent fin au pouvoir des Quatre Cents et décidèrent de remettre le gouvernement aux Cinq Mille dont feraient partie tous ceux qui s'équipaient à leurs frais ; aucune fonction publique ne serait rétribuée, sous menace de malédictions pour les contrevenants. On tint par la suite de fréquentes assemblées, où l'on vota la création de Nomothètes et d'autres mesures administratives. Jamais, de mon temps du moins, les Athéniens ne parurent mieux gouvernés qu'au début de ce régime ; il y avait une sage combinaison d'oligarchie et de démocratie... ».

De la démocratie, le régime des Cinq Mille tire le nombre élevés de citoyens constituant la nouvelle Ecclésia et cela d'autant plus que Thucydide nous dit par ailleurs que cet important quota de membres pouvait être renouvelé régulièrement. Il tire encore le retour de la Boulé qui était une des exigences d'Alcibiade. Il tire enfin le tirage au sort des nomothètes en grand nombre. Il tire de l'oligarchie la présence d'un cens pour faire partie de la nouvelle Ecclésia, l'absence de rétribution des fonctions publiques et l'élection des défenseurs de la loi devant les nomothètes. Dans l'évolution qui va suivre les prétentions oligarchiques vont disparaître, sauf une : l'élection des défenseurs de la loi, alias avocats publics ; de telle sorte que jamais la démocratie ne sera vraiment rétablie. Une démocratie aurait troqué l'élection des défenseurs de la loi contre leur tirage au sort. Une véritable démocratie aurait commencé par constituer un vivier d'orateurs suffisamment nombreux pour que certains d'entre eux soient désignés de manière aléatoire pour aller devant les nomothètes défendre contradictoirement les intentions nouvelles de l'Ecclésia et l'intérêt des anciennes lois. Une vraie démocratie n'aurait pas toléré qu'une influence gentilice vienne s'immiscer dans le dispositif anti-mafieux de Clisthène. Tel ne fut pas le cas. En chassant les Trente en 403, Thrasybule ne rétablit pas la démocratie mais le régime des Cinq Mille. Cette tare perdra Athènes.

Quelques années plus tard, les avocats publics font voter trois lois ambiguës :

- La loi de Callistratos sur la mutualisation de l'impôt sur la fortune (378)
- La loi de Périandre sur la mutualisation de la triérarchie (357)
- La loi d'Eubule sur le renforcement de la caisse des spectacles (355)

En 378, Callistratos fait passer une loi qui regroupe les contribuables soumis à l'impôt sur la fortune en cent « symmories »⁴. Au sein de chaque symmorie, les trois citoyens les plus riches font l'avance de l'impôt, charge à eux de se rembourser ensuite auprès des autres membres de la symmorie en faisant pression sur ces derniers. Trois cents citoyens s'acquittent de l'impôt et pressurent ensuite neuf cents autres, car le nombre des citoyens imposables sur la fortune est limité à mille deux cents. En 357, Périandre étend ce système au financement de la marine. Avant 357, la triérarchie⁵ obligeait les plus riches à fabriquer et équiper des trières (vaisseaux de guerre) ; après 357 cet effort est demandé à des symmories. L'effort individuel ne repose plus que sur le volontariat. En 355, Eubule s'attaque aux recettes régulières de l'Etat. Au nom de la paix et en faisant miroiter la prospérité qui en découle, Eubule obtient que le surplus budgétaire annuel (c'est la règle à l'époque) cesse d'être versé à l'équipement de l'armée et de la marine pour renflouer la caisse des spectacles qui, depuis de Périclès, permet aux pauvres d'arrondir leurs fins de mois. C'est un véritable cadeau empoisonné.

³ Cf. La guerre du Péloponnèse livre VIII (8) paragraphes LXXXVI (86) à XCVII (97).

⁴ Cf. Le 4^{ème} siècle grec de Pierre Carlier ; la « symmorie » est un « groupement soumis à impôt ».

⁵La triérarchie est une liturgie, c'est-à-dire une participation sociale obligatoire imposée aux plus riches.

Ces trois lois attestent d'un déterminisme destructeur implacable :

1. Les orateurs et les avocats publics malmènent l'instinct de vérité.
2. A les écouter, les pauvres perdent leur courage et leur sens civique.
3. A les payer, les riches manœuvrent en douce et font fi de l'intérêt général.
4. La mer Egée devient une région à l'économie prospère mais offerte au pillage.
5. Trois criminels en chef surgissent pour profiter de l'aubaine et terrasser Athènes :
 - Philippe l'opportuniste ;
 - Alexandre le vaniteux ;
 - Antipater le brutal.

Il ne reste rien des discours tenus par Callistratos, Périandre et Eubule pour justifier leurs lois, ni des discours tenus par les avocats publics pour défendre (sans doute du bout des lèvres) les lois remplacées. Mais il est possible de se faire une idée des débats devant l'Ecclésiastion ou les nomothètes à partir de l'œuvre de Démosthène et celle d'Isocrate. A bien les lire, ces œuvres témoignent de l'Athènes du 4^{ème} siècle comme d'une société déboussolée ; où a totalement disparu l'instinct de vérité, cette force qui pousse l'être humain à vérifier ce qui se passe dans le monde. Avant de changer d'avis en 340, Démosthène a plus d'une fois conforté les lois de Callistratos et de Périandre. En 354, au début de sa vie publique, il propose une réorganisation des symmories axée sur l'accélération du recrutement des équipages et un équilibre plus juste entre les parties. Mais quand il aborde le recouvrement proprement dit de l'argent nécessaire au financement de l'opération, Démosthène se dérobe. Sans vergogne, il déclare : « *Quant aux ressources financières... Mon opinion est qu'il ne faut pas parler d'argent pour le moment... (Effrayés, les riches) ne verseraient rien, mais ils dissimuleraient leur fortune et nieraient ce qu'ils possèdent... Au contraire, abstenons nous d'en parler et nous l'aurons... Occupez vous de préparer tout le reste ; quant à l'argent laissez-le entre les mains de ceux qui le possèdent, c'est là qu'il se conservera le mieux pour le service de l'Etat* ». Nous sommes loin de la loi de Thémistocle qui obligeait les concessionnaires des mines du Laurion à équiper une trière et à recruter des marins athéniens au regard d'un financement précis. Thémistocle reconnaissait aux Athéniens les plus intelligents la capacité d'entrepreneur, à ce titre il avait proposé de leur confier la monnaie d'argent issue du Laurion pour remplir la mission des triérarques, mais il était hors de question que ceux qui bénéficiaient ainsi de la confiance populaire disposassent de la moindre largesse dans l'utilisation des fonds. Tout était prévu dès le départ : le rôle de chacun, l'équipement à acquérir et les fonds consacrés à l'opération. Du V^{ème} au IV^{ème} siècle, des fortunes se sont bâties dans le privé autour de la marine nationale qui, grâce à Callistratos, Périandre et aux défenseurs des lois, échappent désormais au contrôle des citoyens.

De Thémistocle à Démosthène, Athènes a perdu son instinct de vérité.

La lecture d'Isocrate renforce cette impression à l'échelle de la politique internationale. Dans son discours « Sur la paix », Isocrate se fait le chantre d'Eubule. Il trouve à la paix toutes les qualités, mais ses louanges se font au détriment du bon sens et de la vérité. A en croire les commentateurs, Isocrate se rend coupable de menues crapuleries. On lui reproche de sacrifier à l'art oratoire en simplifiant l'histoire, en utilisant des lieux communs ou encore en abusant de comparaisons faciles et malvenues. En réalité, Isocrate, pour mieux forcer la paix, commet deux agressions caractérisées contre l'instinct de vérité :

- L'omission sociologique.
- La rationalité sentimentale.

Beaucoup plus grave que les quelques licences qu'Isocrate prend avec l'histoire pour justifier la paix (inversion de dates entre l'expédition de Sicile et l'occupation par les Spartiates de la forteresse de Décélie), il y a l'omission de mentionner la superstition religieuse comme cause de la défaite de Sicile et de l'injustice du procès des Arginuses. Par deux fois, la foi religieuse a cruellement pénalisé Athènes dans la conduite de la guerre du Péloponnèse. La première fut d'intenter un procès à Alcibiade pour avoir raillé les mystères d'Eleusis lors de soirées privées bien arrosées. La seconde fut de condamner à mort des stratèges victorieux pour ne pas avoir arraché à la tempête les cadavres des morts après la bataille des Arginuses. Par deux fois, les citoyens athéniens, sous l'emprise de la superstition religieuse, ont fortement amoindri leur puissance militaire. Décidé à ne pas poser sa tête sur le billot, Alcibiade, conscient qu'il avait affaire à une hostilité aussi aveugle qu'idiote, en vint à rejoindre Sparte et à trahir Athènes. Athènes était sur le point de gagner la guerre de Sicile quand, sur les conseils d'Alcibiade, un corps expéditionnaire spartiate arriva juste à temps pour sauver Syracuse et inverser l'issue du conflit. La foi religieuse fut ainsi la cause de la perte de deux armées athéniennes alors que la victoire était en vue. De la même manière, Athènes fut privée de ses meilleurs éléments quand son peuple condamna à mort les jeunes stratèges victorieux aux Arginuses. Qui sait si Périclès le jeune n'eût pas suivi les conseils d'Alcibiade à Aigos-Potamoi et évité la destruction totale de la flotte athénienne ? Qui sait si les amis de Périclès le jeune n'eussent pas remporté encore la victoire et empêché ainsi la capitulation sans conditions de 404 ?

A la suite de la destruction de l'œuvre des sophistes (Anaxagore, Protagoras, Thrasymaque), la démocratie de la fin du 5^{ème} siècle souffrait déjà d'un déficit d'instinct de vérité. Le devoir d'un intellectuel était de le dire pour combattre la superstition. Or, non seulement Isocrate ne fait rien de tel mais, au contraire, il cède à ses instincts romantiques. Il omet le déterminisme sociologique pour mieux se gaver de rationalité sentimentale.

S'il fallait citer un seul passage de son œuvre qui résume la philosophie d'Isocrate, ce serait celui qui dit (Sur la paix § 32) : *« Ce sont les qualités de l'âme qui procurent les avantages dont nous avons besoin. Aussi ceux qui négligent leurs dons spirituels, méprisent-ils en même temps, sans s'en douter, ce qui conduit à des vues plus sages et à de meilleurs succès. Je suis surpris qu'on s'imagine que les hommes qui pratiquent la piété et la justice, qui y persévèrent et s'en écartent jamais, s'attendent à être dépassés par des gens pervers et n'estiment pas au contraire que les dieux et les hommes leur accorderont plus de faveur qu'aux autres. »* Tout est dit de ce qu'il faut dire quand on veut écarter l'instinct de vérité de la conduite des affaires publiques. Apparaît comme une priorité la nécessité d'être juste et pieux car de cette attitude découlera nécessairement des avantages matériels provenant de la reconnaissance des dieux et des hommes. Aux vues sages qui habitent le for intérieur de l'être humain correspondront de meilleurs succès dans le monde. C'est du charlatanisme ! Mais cela étant dit sans contrefaçon, Isocrate peut ensuite faire miroiter tous les avantages qui découleront de la paix en termes de prospérité et de fierté et toute la nuisance de l'empire maritime athénien en termes d'injustices et de licences. Qui ne domine pas les mots subira la fascination du discours d'Isocrate pour son malheur. Qui domine les mots prendra Isocrate pour un escroc, à juste titre.

A l'instant suprême, quand les avocats publics, censés défendre les anciennes lois, prennent la parole pour éclairer le jugement des nomothètes, il y a fort à parier qu'ils se rangent à l'avis de Callistratos, Périandre et Eubule en usant des artifices utilisés par Démosthène et Isocrate. A cet instant, il est clair que l'instinct de vérité n'a plus droit de cité et que la démocratie n'est plus. Athènes est une oligarchie, peu virulente encore, mais réelle.

Le comportement des pauvres et des riches en atteste.

Aristophane, à sa manière, reprochait aux citoyens de son temps d'être versatiles. De fait, il était fréquent que le peuple changeât d'avis du tout au tout. Athènes a condamné Alcibiade à mort et par contumace pour, quelques années plus tard, lui donner les pleins pouvoirs puis le destituer au premier échec, si bien qu'Alcibiade ne put prévenir la déroute d'Agos-Potamoi. De la même manière, le peuple condamna à mort les stratèges victorieux aux Arginuses pour se repentir peu après et tenter une action contre les auteurs du procès, estimant avoir été trompé. C'est déjà le signe d'un manque d'éducation à l'instinct de vérité. Mais que dire des descriptions qui nous sont parvenues des citoyens du 4^{ème} siècle sous la plume de Démosthène et celle d'Isocrate ? A les lire, l'athénien du 4^{ème} siècle est un inconséquent et un pleutre.

Au début de la quatrième philippique (§1), Démosthène décrit le citoyen comme un étourdi : *« ... rien n'est plus désagréable que votre tendance à vous soustraire aux difficultés : vous ne montrez de l'intérêt que lorsque vous êtes assis, là, à goûter l'annonce d'un fait nouveau ; après quoi chacun de vous, s'en allant, non seulement ne s'en soucie plus mais encore n'en garde aucun souvenir. »* Démosthène le décrit encore comme un écerelé totalement soumis au culte de la personnalité: *« Aussi, Athéniens, ces hommes-là (vos ancêtres) ne se sont jamais laissés déposséder de la gloire des exploits de Marathon ou de Salamine et vous n'auriez trouvé personne en ce temps-là pour appeler le combat naval de Salamine bataille de Thémistocle ou pour présenter la bataille de Marathon comme celle de Miltiade. Ces hauts faits étaient ceux de la cité. Aujourd'hui, au contraire, ils sont légion ceux qui prétendent que c'est Thimothée qui a pris Corcyre, que c'est Iphicrate qui a mis en pièce l'infanterie lacédémonienne et que c'est Chabrias qui a emporté la bataille navale de Naxos ».* (sur l'organisation financière §22). Isocrate n'est pas plus tendre. Il dit (Sur la paix §52) : *« Bien que nous ayons une parfaite expérience de la parole et des affaires, nous avons si peu de raison que, sur la même question, le même jour, notre avis varie sans cesse : ce que nous critiquons avant de venir à l'assemblée, nous l'adoptons à mains levées une fois réunis et après un court espace de temps, quand nous sommes repartis, nous blâmons ce qui a été voté ici ».* Peut-on décrire mieux que ne le font Démosthène et Isocrate un être humain totalement dépourvu de son instinct de vérité ?

Or, l'inconséquence du citoyen s'accompagne de lâcheté.

L'armée athénienne du 4^{ème} siècle est une armée de mercenaires. Les citoyens ne veulent plus se battre pour défendre la cité. Ils confient l'issue de la guerre aux seuls stratèges. Ils préfèrent débattre à l'assemblée ou œuvrer dans les tribunaux ne serait-ce que pour recevoir l'indemnité y afférente. La cité est mal défendue. Ni Isocrate, ni Démosthène ne se privent de le dire. On lit ainsi chez Démosthène : *« Il faut que l'armée soit celle de la cité, préparée pour que, tout à la fois, vous ayez de quoi vivre et fassiez votre devoir »* (Sur l'organisation financière §5), ou *« Je me suis laissé dire qu'en vous alignant ensemble, vous et les mercenaires, vous avez eu raison des Lacédémoniens. Or, depuis que nos mercenaires combattent seuls, sans vous, ils remportent des victoires sur nos amis et nos alliés pendant que nos ennemis deviennent plus forts qu'il ne le faudrait »* (1^{ère} Philippique §24). Isocrate tient quasiment le même discours : *« Autrefois, quand on équipait des trières, on embarquait les étrangers et les esclaves comme hommes de manœuvre et on armait les citoyens ; maintenant, ce sont les étrangers qui sont les hoplites et les citoyens qui forcent à tirer la rame »* (Sur la paix §48).

Le citoyen athénien du 4^{ème} siècle a troqué le goût du combat contre le goût du débat.

Si les pauvres ont perdu tout repère au point de s'être transformés en girouettes peureuses, il n'est pas de même des riches. Les riches prennent en main la direction de la cité. Les œuvres de Démosthène et Isocrate, là encore, en témoignent.

A la fin du Panégyrique, Isocrate plante le décor. Il écrit : « *Je m'étonne que les gens les plus puissants dans nos états croient leur orgueil justifié quand ils n'ont jamais rien pu méditer ni dire sur un objet aussi grand* ». Il parle de son projet de rassembler les Grecs contre les Perses érigés en bouc émissaire. Puis il ajoute : « *Maintenant que les gens les plus réputés traitent de petites questions, c'est à nous (qui sommes éloignés de la politique) que leur décision fait obligation de donner des conseils sur des affaires si importantes. Plus nos dirigeants ont de petits esprits, plus les autres doivent s'efforcer d'examiner les moyens de nous délivrer des haines présentes* ». (Cf. Panégyrique § 170, 171 et 172).

Isocrate n'est pas n'importe qui. Il est riche puisqu'il fera l'objet d'un procès d'échange qui lui vaudra d'être imposé à la place de Mégacléidès au sein d'une symmorie. Son discours est clair, il faut distinguer parmi les riches deux clans :

- Les affairistes.
- Les propagandistes.

Les affairistes vivent dans l'ombre d'où ils dirigent leurs intérêts économiques et achètent des orateurs pour faire passer les lois qui les arrangent. Isocrate nous dit qu'ils ont de petits esprits appliqués à traiter de petites questions, mais Démosthène parle carrément de corruption. A de nombreuses reprises, il en est question dans ses harangues. Démosthène en décrit la pratique, les mécanismes et les conséquences.

Démosthène, bien sûr, dénonce la corruption due à Philippe de Macédoine. Il écrit (§66 sur les affaires de la Chersonèse) : « *Et c'est clair parmi nos orateurs quelques uns de mendiants deviennent vite riches, d'anonymes et méprisés, prisés et célèbres, vous au contraire, qui étiez estimés, on vous sous-estime et les hommes riches que vous étiez sont devenus sans richesse.* » Mais Démosthène parle aussi de la corruption athénienne. Au § 103 sur la couronne, il écrit : « *Pourtant combien d'argent pensez-vous que les chefs des symmories ou les seconds et les troisièmes m'offraient pour qu'avant tout je n'établisse pas cette loi (la loi qui devait rétablir la triérarchie individuelle) ou sinon pour que je la laisse tomber au moment de l'affirmation sous serment de l'illégalité. Tant d'argent, Athéniens, que je n'oserais vous le dire* ».

Il y a donc deux courants de corruption. A l'étranger : Philippe ; à l'intérieur : les affairistes.

Or, Démosthène se montre précis. Il explique le mécanisme de la corruption. Il écrit au § 20 sur l'organisation financière : « *Si auparavant vous versiez vos contributions par symmories, aujourd'hui vous faites de la politique par symmorie : un orateur pour chef, un stratège juste en dessous et pour faire la claque, dans chaque camp, les Trois Cents⁶. Vous les autres, vous vous trouvez répartis les uns du côté de ceux-ci, les autres du côté de ceux-là. Tout ce qui vous reste après cela c'est qu'un tel a une statue de bronze, que tel autre est prospère : un ou deux individus s'élevant au dessus de leurs concitoyens. Vous autres vous restez là, assis, témoins de leurs richesses, leur abandonnant pour préserver votre insouciance quotidienne, la grande, la considérable fortune qui vous appartient⁷.* »

⁶ Les trois cents plus riches citoyens athéniens. A raison de trois leaders par symmorie.

⁷ Comprendre : la cité comme richesse commune à tous les citoyens, notamment les pauvres.

C'est clair, les affairistes s'appuient sur la fiscalité pour faire passer leurs idées.

Cela conduit à un amoindrissement de la classe moyenne. § 102 sur la couronne, Démosthène écrit : « *Constatant, en effet, Athéniens, que votre marine se délitait et que d'un côté les riches s'exonéraient des charges à moindre coût et que d'un autre côté ceux des citoyens qui avaient acquis une moyenne ou une petite fortune étaient en train de perdre leur bien...* ». Et plus loin au § 108 : « *c'était aux pauvres de s'acquitter des liturgies ; les cas d'insolvabilité étaient nombreux évidemment ...* ». Et l'insolvabilité fiscale était passible de lourdes rétorsions.

Ainsi, par la fiscalité, les riches ont pris la main. Malheur aux autres !

En somme, la gestion de la symmorie est confiée à un chef épaulé par deux assesseurs. Tous les trois font l'avance de la contribution due par toute la symmorie ; charge à eux de se faire rembourser par les autres membres. Comme tous les membres de la symmorie participent aux dépenses à égalité, les riches disposent d'un pouvoir énorme :

1. Ils peuvent obtenir de l'Ecclésia qu'elle limite leur contribution au motif qu'ils éprouvent des difficultés à faire payer les moins riches de la symmorie ;
2. Ils réduisent à leur merci ces derniers, si bien que la symmorie engendre des liens de clientèle et de soumission au cœur même de la démocratie.

Or, bien sûr, Isocrate et Démosthène sont ces propagandistes qui protègent les affairistes.

Un propagandiste se repère, en effet, à sa faculté à soulever l'émotion et l'indignation. Cette technique oratoire a deux avantages : elle rend crédible le propagandiste et elle coupe l'herbe sous le pied du citoyen qui se risquerait à critiquer à sa manière les abus de la société. Isocrate et Démosthène sont en la matière des champions. S'ils ne dénonçaient pas les affairistes, ils n'inspireraient pas confiance, les citoyens sachant bien que des pratiques occultes ont cours dans la cité. Et surtout, ils ne permettraient pas aux citoyens les plus naïfs de moucher les plus délurés, ceux-là disant à ceux-ci : « Vous nous dites que la corruption va bon train à Athènes, nous le savons ; Isocrate et Démosthène l'ont dit avant vous ». Toute révolte ou insurrection populaires sont ainsi tuées dans l'œuf.

Or, Isocrate et Démosthène sont deux propagandistes de génie :

- Isocrate invente l'idéal politique.
- Démosthène invente le parler-vrai.

Isocrate propose aux Athéniens de bâtir une grande Grèce. Il leur montre un horizon où les Grecs vivront en paix. Finies les luttes intestines, il vaut mieux faire l'union sacrée des Grecs contre les Perses. Au lieu de s'entretuer, Athéniens, Spartiates, Thébains, Corinthiens doivent s'unir pour terrasser leur ennemi commun : les Perses. Sur la fin du Panégyrique (§ 173), il écrit : « *Il faut écarter de notre route les intrigues et engager les actions qui nous donneront plus de sécurité pour habiter nos villes et plus de confiance en nous. Les discours à ce sujet sont simples et aisés : il est impossible de vivre en paix si nous ne faisons pas en commun la guerre aux Perses, impossible d'amener la concorde entre les Grecs avant que nous n'ayons tirés nos avantages des mêmes sources et ne nous soyons exposés aux mêmes dangers contre les mêmes ennemis* ».

La quête d'un espace vital associée à un bouc émissaire, Hitler ne fera pas mieux.

Or, pour paraître crédible Isocrate invente un mode de raisonnement original : « la rationalité sentimentale ». Il farcit ses textes de concepts narcissiques : justice, vertu, sagesse, honneur ; tous ces mots dont l'évocation tiraillent les instincts et plongent l'être humain dans l'embarras car il ne sait pas, les écoutant, s'il doit se monter hostile, agressif ou au contraire généreux et tendre. Ce brouillage des instincts permet à Isocrate de se gaver d'évidences et de fadaïses. Il écrit au § 6 de la lettre aux magistrats de Mytilène : « *C'est avec cette pensée (rendre service à la cité) que les gens raisonnables doivent placer au premier rang ceux qui dirigent leur cité avec vertu et justice et au second ceux qui peuvent lui apporter honneur et belle réputation* ». Sans blague ? Comme dirait l'autre : « Il vaut mieux être riche et en bonne santé que pauvre et malade ». Isocrate débite des truismes.

Il n'empêche, Isocrate crée un courant d'opinion qui sans le dire détourne l'esprit des citoyens de la réalité. Isocrate tient à ce que tous les Athéniens aspirent à son idéal pour que les riches dirigent à leur guise. Il exprime clairement cette duplicité dans sa lettre aux fils de Jason. On y trouve le passage suivant (§8) : « *J'ai l'habitude de dire à ceux qui passent leur temps à notre philosophie, qu'il vaut mieux examiner en premier lieu ce que l'on doit régler par le discours et ses différents éléments ; et quand nous l'avons précisé, il faut dis-je rechercher les formes grâce auxquelles sera exécuté et mené à bien ce que nous nous sommes proposés.* ».

C'est clair pour Isocrate, il y a deux domaines politiques :

- Celui du discours (officiel).
- Celui de l'action (secret).

Cette dualité voue le citoyen à une interprétation permanente de la question politique. Par quel moyen atteindre l'idéal fourni ? L'absence de repères dans le monde pour parvenir à la grande Grèce ne détourne pas le citoyen de l'idéal mais l'y fait adhérer. Du coup, le messie humain devient possible. Et Isocrate peut alors en fonction des circonstances proposer soit Athènes et son savoir-faire démocratique, soit Archidamos (roi de Sparte) et son courage, soit Philippe et sa noblesse comme vecteur de la grande Grèce. Quant à lui, il défie ses lecteurs de trouver ce qu'il pense vraiment. Tout le Panathénaïque est rédigé pour produire cet effet. A l'occasion de ce dernier discours, Isocrate donne toute la mesure de son génie. La mise en scène l'oppose à l'un de ses disciples qui vient à la fin du discours vanter les mérites de Sparte quand depuis le début du discours Isocrate s'est appliqué à dénigrer Sparte. Le discours officiel est lui-même dual ! Il y a les pro-spartiates et les anti-spartiates ! Que penser vraiment ? C'est cet embarras qui est l'objectif d'Isocrate. Isocrate fascine par le discours pour faciliter l'action secrète.

Le verbiage d'Isocrate suffirait à l'identifier comme ennemi de la démocratie. Mais il y a plus. Il écrit (§ 17 de l'Aréopagitique) comme pour se dédouaner : « *Nous ne pourrions trouver de régime plus favorable au peuple ni de plus utile à la cité que la démocratie* », mais c'est pour mieux condamner le tirage au sort et glorifier l'élection quelques lignes plus loin (§ 23) : « *En effet, dans le tirage au sort le hasard est le maître et les magistratures échoient souvent aux fauteurs de l'oligarchie. En désignant les plus convenables, le peuple sera libre de choisir ceux qui aiment le plus la constitution établie* ». Isocrate rêve d'une représentation populaire ; il œuvre en oligarque, même s'il s'en défend ; ses écrits l'attestent.

En faisant rêver les pauvres, Isocrate les livre pieds et poings liés aux affairistes, ses amis.

Démosthène opère de manière similaire.

En 380, quand Isocrate publie le Panégyrique qui éblouit les Athéniens de l'idéal de la grande Grèce, Démosthène n'a que 4 ans. Il n'imagine certainement pas à cette époque qu'il va un peu plus tard apporter une touche originale au savoir-faire d'Isocrate. En effet, à partir de 350 date de la première Philippique jusqu'au « Sur la couronne » en 330, Démosthène n'a de cesse de discourir dans le même registre qu'Isocrate ; à quelques variantes près.

Le discours de Démosthène se déploie en fonction des trois paramètres suivants :

- L'idéal politique : Une Athènes forte
- Le mode de communication : Le parler-vrai
- L'arrière-plan interrogatif : L'intérêt du citoyen ordinaire

Démosthène oppose à l'idéal politique d'Isocrate un autre idéal politique. Il est inutile de faire la guerre aux Perses pour assurer le bien-être d'Athènes. Il suffit de se donner les moyens de défendre ses possessions. Dès sa première philippique, juste arrivé à la Pnyx, il affirme (§ 19) un idéal de force : « *Je vous déclare, Athéniens, que nous devons avoir, avant toutes choses, sous la main une armée qui fera à Philippe une guerre incessante et le mettra à mal* ». A cette époque (350), Philippe n'est qu'au tout début de ses conquêtes et pourtant, Démosthène, déjà, saisit l'occasion de créer un courant d'opinion dont il entend prendre la tête. Plus tard, autour du même idéal d'une « Athènes forte », il prétend pouvoir rassembler les pauvres et les riches. Il écrit (§ 36 de la 4^{ème} Philippique) : « *Je crois pouvoir dire ce qui est juste dans l'intérêt de la cité pour défendre aussi bien les indigents contre les riches que les propriétaires fortunés contre les pauvres* ». A cette fin, Démosthène propose des mesures de bon sens immédiat. Il exige des riches un devoir de secours et qu'ils cessent de menacer la caisse des spectacles qui assure la survie des pauvres. Il exige des pauvres qu'ils cessent de faire des procès aux riches à la seule fin de gagner de l'argent. Il en appelle, au nom de la cité, à la bonne volonté des uns et des autres. Il prône le vivre-ensemble pour servir la puissance d'Athènes.

Comme Isocrate, Démosthène prétexte un idéal pour créer une opinion majoritaire.

Mais sa méthode littéraire diffère quelque peu de celle d'Isocrate. Démosthène est l'inventeur du parler-vrai. Il est le précurseur de Michel Rocard. Chez Démosthène point trop de concepts narcissiques. L'honneur, la gloire, la justice et leurs antonymes sont dans ses discours mais à la portion congrue. Ils ne constituent pas la trame logique du discours. Démosthène réussit le tour de force de fasciner son auditoire en campant résolument dans le champ factuel. Il parle de cavaliers, de soldats, de mercenaires, de trières, de marchés, de forteresses, d'impôts ou de budget ; en outre il évoque souvent le droit. Il traite des réalités. Ce qui lui permet de fustiger et de culpabiliser ses concitoyens en termes concrets. Il écrit (§ 5 de la troisième philippique) : « *C'est sur votre indolence et votre indifférence que Philippe a remporté la victoire ; la cité, il ne l'a pas vaincue ! Vous n'avez pas été battus, vous n'avez même pas bougé.* » Plus loin (§ 15), pour mieux faire ressortir que Philippe est un agresseur, il oppose les faits aux mots. Lui du moins ne se paye pas de mots mais cite des faits, il écrit : « *Mais, au nom de Zeus, est-il quelqu'un qui avec tout son bon sens s'appuierait sur des mots plutôt que sur des faits pour déterminer si on est en paix avec Philippe ou si on lui fait la guerre. Personne évidemment.* » Et de rappeler la succession des événements qui ont vu Philippe accroître sa puissance.

Belle imitation de l'instinct de vérité, que tout cela !

Démosthène ne plante pas les repères qui rendraient ses investigations vérifiables. Il suscite l'émotion par l'évocation de faits semblant contraires à l'intérêt des citoyens. Quand il évoque les conquêtes de Philippe, par conséquent la perte de possessions athéniennes, il plonge les citoyens dans le doute, il les laisse donner eux-mêmes un sens à ses paroles, un sens néfaste à l'avenir qui peut se traduire de la manière suivante : « A ce rythme là, nous allons perdre tous nos avantages : nous ne serons plus assez forts pour recevoir des contributions de la part des alliés, nous risquons de ne plus prélever de taxe sur le commerce ; car qui voudra commercer avec nous ? Comment dès lors approvisionner la caisse des spectacles ? Démosthène a raison, formons une armée, maintenons nos positions. Cela me paraît plus sûr que d'attendre, comme Isocrate le propose, une entente cordiale entre les Grecs, Philippe y compris. Dans le fond, un, tu le tiens, vaut mieux que deux, tu l'auras ». Le tour est joué, semblant coller aux faits et être épris de réalité, Démosthène a trouvé des partisans pour soutenir son idéal et l'aider à agir à sa guise. Les affaires du monde ne sont pour lui, comme pour Isocrate, que le prétexte à asseoir son influence. Il discourt d'un côté, il agit de l'autre.

Démosthène, comme Isocrate, n'est pas un démocrate. Au regard de l'exigence démocratique, Démosthène est en recul sur trois points fondamentaux :

- a) L'exigence démocratique n'est pour lui qu'un prétexte. Il l'instrumentalise. Il s'en sert sans vergogne pour convaincre. Ainsi, il écrit (§ 42 Chersonèse) en direction de ses concitoyens : « *Car vous n'êtes pas faits, vous, pour étendre votre pouvoir ou pour conserver une suprématie mais pour empêcher un autre de s'en emparer ou l'enlever à celui qui l'exerce ; vous êtes forts, prêts à gêner ceux qui désirent commander en maîtres et à rendre à tous les hommes leur liberté* ». Comme c'est beau ! Oui mais, c'est pour mieux mesurer la grandeur d'une nation à la qualité de ses esclaves. Il écrit, en effet, parlant de Philippe, au § 31 de la 3^{ème} Philippique : « *C'est un triste individu de Macédoine, pays où l'on ne pouvait naguère même pas acheter un seul esclave sérieux* ». De fait, en 338, Démosthène ne soutiendra pas Hypéride quand il s'agira d'abolir l'esclavage.
- b) Démosthène triche aussi avec la réalité économique. Il prône les contrôles, il est un adepte de la reddition des comptes. Mais il ne demande jamais de compte à propos de la gestion de la masse monétaire. Il se contente au gré des procès de défendre ou d'attaquer les concessionnaires des mines du Laurion qui ont maille à partir avec leurs concurrents. Il faut d'ailleurs reconnaître en la matière que même Hypéride a joué, semble-t-il, un rôle similaire. De même, il ne trouve d'explication au progrès de Philippe que son ambition démesurée. Démosthène se garde bien de préciser que Philippe n'a fait que profiter de la richesse qui circulait sans protection en mer Egée depuis qu'Athènes avait limité son effort militaire. En effet, s'il devait ne fut-ce qu'évoquer ce point, cela le conduirait à examiner ensuite les conditions de la prospérité économique en mer Egée et fournirait à l'instinct de vérité une emprise suffisante pour que les citoyens songent à élaborer des lois visant à améliorer les conditions matérielles de vie à l'échelle de la Grèce, voire au-delà.
- c) Pour couronner le tout, Démosthène ne défend le tirage au sort que pour se donner l'apparence d'un attachement à la démocratie. En effet, il se garde bien d'associer ce moyen au recrutement, grâce à une éducation nationale, d'un vivier de citoyens émérites au sein duquel les magistrats ou les avocats publics pourraient être tirés au sort ; quelle que soit leur fortune ou celle de leurs employeurs.

Démosthène, comme Isocrate, écarte l'instinct de vérité de ses analyses.

La vérité, la voici. Trente ans après la parution du Panégyrique, Démosthène ainsi que tous les orateurs athéniens sont rentrés dans le moule fabriqué par Isocrate. Les citoyens sont flattés d'être courtisés et ne mesurent pas à sa juste valeur leur chance d'avoir l'initiative des lois qui leur sont soumises. Ils perdent ainsi pied peu à peu, et plutôt que d'aller vers davantage de démocratie en exigeant que les magistratures de la cité soient offertes aussi au moins riches ou que les avocats publics soient tirés au sort au même titre que les nomothètes, ils vont vers plus de représentation populaire (c'est-à-dire d'oligarchie) en accordant de plus en plus de prix à la personnalité de leurs orateurs ou de leurs ennemis. Disposant personnellement du pouvoir de faire la loi, ils gâchent ce pouvoir en jouissance d'être mignotés. Les riches en profitent qui, aux dires des historiens (Pierre Carlier, Claude Mossé, Jean-Pierre Verlan, Patrice Brun), font passer les trois lois précitées pour payer moins d'impôts et rompre la logique de guerre, faire des affaires aux quatre coins de la mer Egée et maintenir Athènes dans son rôle de moteur de la consommation. En somme, les riches contingentent le budget de la cité pour faire vivre une population à laquelle ils arrachent les décisions qui leur permettent de s'enrichir toujours plus, d'une part, en disposant de sommes toujours plus importantes qu'ils investissent à l'étranger et, d'autre part, en maintenant Athènes comme pôle de consommation.

Le parti helléniste d'Isocrate ni le parti nationaliste de Démosthène ne gênent les riches, outre mesure. Au contraire, ces deux courants d'opinions les arrangent tout à fait. Ils sont l'occasion de voir les citoyens athéniens adopter un peu plus chaque jour des postures velléitaires. Ainsi, les citoyens votent-ils, en parallèle des lois précitées, d'autres lois qui servent l'affairisme des riches ; telles que :

- La loi de Callistratos sur la réfection des mines du Laurion (378).
- La loi de Nicophon sur la recevabilité des monnaies étrangères (375).
- La loi d'Agyrrhios sur la taxe du douzième sur le grain des îles (374).

Ces trois lois renseignent encore plus (s'il en était besoin) sur l'esprit des riches. La première leur permet de disposer directement d'une masse monétaire chaque jour plus importante en échange d'une rente versé d'abord à l'État en attendant qu'elle ne retourne, tôt ou tard, dans leur poche car ladite rente sert à assurer le pouvoir d'achat des citoyens. La deuxième dénote leur volonté de puissance insatiable. Toutes les monnaies sont bonnes à prendre. La troisième octroie, notamment, aux citoyens le pouvoir de contrôler le prix des denrées alimentaires. Elle semble désintéressée. Erreur ! Elle confirme la volonté des riches de brider le budget de la cité et, par conséquent, leur contributions fiscales. En limitant les prix, les citoyens s'abstiendront d'augmenter les impôts car ils pourront se rassasier à bas prix. Elle est pas belle la vie ? Et les affaires du monde perdent leur équilibre.

- La mer Egée devient une zone de prospérité.
- Athènes ne veut ni ne peut jouer les gendarmes.
- La piraterie prolifère, de type crapuleux ou politique.

Comme prévu, la paix active les affaires du Pont-Euxin à la Sicile. Claude Mossé cite deux faits qui l'attestent : vers 355, l'exploitation minière s'intensifie et l'activité des tribunaux de commerce aussi. Athènes importe du blé, du bois et des esclaves et exporte du vin, de l'huile, du marbre et de la monnaie. Les plus riches, en tant que commanditaires, se tiennent en retrait des affaires commerciales, confiées à des Athéniens de rang modeste et à des étrangers. Mais, ils y trouvent largement leur compte. Les procès le disent.

Le contingentement du budget dû à la complexification des prélèvements fiscaux produit ses effets : Athènes est moins présente dans le maintien de l'ordre. La velléité de ses citoyens la rend incapable de jouer les gendarmes. Athènes connaît une suite de revers impressionnants sur la scène militaire ; surtout à partir de 357, date à laquelle Périandre a fait étendre l'usage des symmories à l'équipement de la marine. Timothée qui avait réussi sur ses fonds propres à remporter la victoire d'Alyzéia en 375, subit avec deux autres stratèges émérites (Iphicrate et Charès) une cuisante défaite à Embata, en 355. Premiers signes d'une dégringolade jusqu'aux défaites de Crannon et Amorgos en 322 ; avec une très brève période de rémission de 341 à 338 au cours de laquelle Démosthène parviendra à revenir non seulement sur la loi d'Eubule mais aussi à une fiscalité plus traditionnelle. § 104 du Sur la couronne, il écrit : « *or, avec ma loi, il revenait aux riches de verser chacun une somme proportionnelle à sa richesse et on vit trierarque de deux navires celui qui avant ne finançait qu'un seul, à raison d'un seizième* ». A la poursuite de son idéal d'une Athènes forte, Démosthène s'est ravisé. Mais c'est trop tard. Athènes a laissé, depuis trop longtemps, le champ libre à la piraterie.

Car tel est le résultat du renoncement d'Athènes à jouer son rôle de gendarme. Les pirates ont libre cours et les stratèges sont obligés de les imiter s'ils veulent financer leurs armées ; d'où les citoyens athéniens ont disparu puisqu'ils ne veulent plus se battre.

Nos deux propagandistes de génie, toujours prêts à soulever l'émotion, ne se privent pas de le dire. En 356, Isocrate écrit dans sa lettre à Archidamos (§ 8 et 9) : « *Les traités⁸ ont livré en bloc les habitants des rivages asiatiques non seulement aux barbares mais à des Grecs qui, s'ils ont la même langue que nous, ont les façons d'agir de Barbares. Si nous avions quelques raisons, nous ne laisserions pas ces gens se rassembler ni être commandés par les premiers venus ; ni des armées se réunir plus nombreuses et plus fortes parmi les vagabonds que parmi les citoyens. Ces gens ravagent une faible partie de la terre du grand roi mais s'ils entrent dans quelque ville grecque, ils la détruisent, tuent les uns, exilent les autres ou les pillent* ». Démosthène écrit en 341 (Chersonèse § 25) en parlant des habitants des cités d'Asie : « *Ceux qui donnent, peu ou beaucoup, ne donnent pas pour rien – ils ne sont pas si fous - mais ils obtiennent par cet argent qu'on ennuie pas les marchands quittant leur port, qu'on ne les pille pas, que leurs navires soient escortés et ainsi de suite. Ce sont, disent-ils, des marques de bienveillance de leur part et c'est ainsi qu'ils nomment ces prélèvements* ». Démosthène justifie ainsi la façon brutale dont Diopithès, stratège athénien chargé de préserver les intérêts d'Athènes contre Philippe, se procure l'argent pour son armée en pressurant la population de la Chersonèse. Démosthène épargnera un procès à Diopithès mais il ne guérira pas Athènes.

Alors, surgit le trio mortel : Philippe – Alexandre – Antipater.

Philippe est un opportuniste. A peine sur le trône, il signe un traité de paix avec Athènes mais c'est pour mieux annexer Amphipolis. Profitant que les Athéniens sont aux prises avec leurs alliés, il s'attache à les chasser de leurs dernières positions proches de son royaume : Potidée, Méthone, Abdère, Maronée. Plus tard, il profite de la guerre sacrée pour aliéner la Thessalie. En fait, il est clair que Philippe a compris que pour les Athéniens riches peu importait qui était le gendarme. Il est plus que probable qu'il leur a offert ses services et, cela, avec d'autant plus de chance d'être entendu que les riches athéniens devaient discerner en lui un partenaire bien plus accommodant que leurs concitoyens : efficace et discret ! Elle est pas belle la vie ?

⁸ Il s'agit notamment du traité d'Antacildas (387) par lequel le père d'Archidamos, le roi spartiate Agésilas, avait dû abandonner la partie occidentale de l'empire perse.

Cette forte complicité (plus que probable) entre Philippe et les riches athéniens explique aussi la très grande clémence dont Philippe fait preuve après Chéronée. Pas folle la guêpe. Athènes est une poule aux œufs d'or. Avec de bons orateurs, on y fait passer les lois et les décrets qui facilitent le commerce et, par conséquent, les prélèvements pour financer son armée. Athènes lui donne toute sa légitimité. Isocrate le prouve tous les jours. Sans doute aussi, la clémence de Philippe s'explique-t-elle par la peur d'une réaction athénienne violente et désespérée, telle que celle qui poussa Hypéride à demander la liberté pour les esclaves. Quoiqu'il en soit, après Chéronée, il est plus que temps d'accomplir le rêve du vieil Isocrate, et Philippe fonde la ligue de Corinthe dans la perspective de conquérir l'Asie. Plus que jamais, il se voit grand.

Hélas pour lui, son fils est un vaniteux.

Fils d'une illyrienne, Alexandre se sent à moitié bâtard. Il redoute de passer au second plan ; surtout que Philippe vient de se remarier avec une macédonienne dont il a eu un fils, c'est-à-dire un concurrent au trône. Sans hésitation, mais en prenant soin de ne pas se faire prendre, Alexandre fait assassiner son père. Il prend les choses en mains et tue tous ceux qui pourraient lui barrer la route, ne laissant en vie que son demi-frère, le débile Arrhidée. Pourquoi ne pas l'accuser de ces crimes quand l'assassinat de Cleitos en plein festin quelques années plus tard nous dit qui était Alexandre : un ambitieux, se prenant pour un dieu ?

Car sa vanité n'a pas de limite. Après avoir rasé Thèbes, via le conseil de la ligue de Corinthe, et vendus ses habitants comme esclaves, Alexandre entreprend une grande aventure avec une assurance tous risques. Il part détrôner le roi des Perses. L'entreprise est aisée. Tous les Grecs le savent depuis l'épopée des dix-mille, cette troupe de mercenaires grecs qui fut au service de Cyrus, jeune prince perse qui voulait renverser son frère. Tous les Grecs savent que les Perses ne veulent pas se battre, qu'ils sont divisés et que, en outre, la stratégie militaire à suivre est aisée : pendant la bataille, foncer sur le Grand Roi, le faire prisonnier, hériter de son pouvoir. Alexandre met cette tactique à profit à chaque bataille : il fonce sur Darius et le fait fuir, ce qui permet au vaniteux d'exploiter le désarroi que cette fuite produit sur les troupes perses. Alexandre va ainsi de succès en succès. Il se taille un immense empire où il aurait pu régner longtemps puisque, pour contenir son armée macédonienne qui rêve de retourner au pays, il n'hésite pas à lever une armée perse à sa dévotion.

Hélas pour lui, il force trop sur l'alcool, la drogue et le sexe. Il en meurt.

Alors vint la brute. Après la mort d'Alexandre, Athènes pense n'avoir affaire qu'à Antipater. Elle se précipite. Elle sous-estime la cohésion des armées macédoniennes. Après la mort de Léosthène à l'assaut de Lamia, Antipater se dégage du siège où il était enfermé et rejoint les troupes macédoniennes venues à son secours. L'armée athénienne et ses alliés sont écrasés à Crannon. Parallèlement, la flotte athénienne (240 trières) est battue à deux reprises : Abydos et Amorgos.

Antipater, le plus ancien des généraux macédoniens, celui à qui revient de droit le pouvoir de négocier la victoire macédonienne n'a pas le sens de l'humour, mais pas du tout. A Phocion venu lui demander de se montrer clément avec Athènes comme l'avait été Philippe, il répond : « *Phocion nous voulons, nous, t'accorder tout, sauf ce qui causerait ta perte aussi bien que la nôtre* »⁹. Et de torturer à mort Hypéride ; et de réduire Démosthène au suicide.

⁹ Cf. Plutarque : « la vie de Phocion ».

Les conséquences de cette brutalité sont catastrophiques pour Athènes. Phocion fait passer un décret qui prive de la citoyenneté entre 12 000 Athéniens (selon Plutarque) et 20 000 (selon Diodore) parce que leur richesse est inférieure à 2 000 drachmes. Ceux-ci n'ont pas d'autre choix que de s'exiler en Thrace ou de vivre à Athènes dans des conditions lamentables, privés de ressources. Après la disparition de l'armée, l'idéologie représentative prônée par Isocrate et Démosthène a eu raison de l'assemblée athénienne. Désormais, la morale politique stérile, faite de sentiments, a le champ libre. Athènes devient une cité comme une autre, soumise aux tyrans, héritiers d'Alexandre. Elle donne tous les signes de la stérilité politique : l'outrance à l'encontre d'un vieux dirigeant et l'adulation de son remplaçant au début de son mandat avant de le vilipender un peu plus tard. Phocion fut encensé, puis condamné à mort. Démétrios de Phalère fut chassé comme un malpropre après avoir séduit les Athéniens par son engagement philosophique. Démétrios Poliorcète, qui le chassa, fut d'abord accueilli comme un Sauveur, puis maudit. Athènes a perdu son génie et la démocratie a disparu de la surface de la Terre. A jamais. Quand les riches n'ont rien perdu.

A l'heure du bilan, nous fera-t-on un procès pour avoir entonné la théorie du complot ?

Que les choses soient claires. La mort de la démocratie est moins la faute des riches que celle des pauvres. En à peine un siècle, les pauvres ont accumulé les erreurs. Ils ont détruit l'œuvre des sophistes qui, tels Anaxagore, Thrasymaque et Protagoras s'appuyaient sur l'instinct de vérité. Ils ont tourné le dos à la dialectique contractuelle, grâce laquelle ils pouvaient s'aliéner la compétence qu'ils n'avaient pas¹⁰, pour s'enivrer de la dialectique circulaire de l'ignorance en partage, enseignée par Platon. Les citoyens du 5^{ème} siècle boudent Antiphon¹¹ et son beau parler, ils exilent Aristide parce qu'ils se font appeler le juste mais, rejetant les sophistes, ils font le jeu de l'idéologie oligarchique et de sa morale politique stérile, faite de sentiments et dénuée de contrôle, qui réduira les citoyens du 4^{ème} siècle à la misère. Les sophistes oubliés, Athènes devient habitée par des êtres capricieux et peureux, incapables de voir la réalité en face. En refusant l'effort de vérité qu'exige la sophistique, les citoyens d'Athènes ont fait de leur cité une terre maudite où prolifèrent l'ignorance et le soupçon politiques. Il n'est pas un seul citoyen capable de gérer la masse monétaire quand tous les citoyens répondent à l'appel des philosophes et de leurs élèves (les orateurs) pour mettre en doute l'honnêteté des uns et celle des autres. Le citoyen est mis à l'écart de tout dans un climat de méfiance généralisée.

Point n'est besoin d'entamer une querelle d'historiens où l'on pourrait opposer Pierre Carlier à Pierre Cabanes. Point n'est besoin de savoir pour qui travaillaient Démosthène, Eschine ou Isocrate, il suffit de les lire pour constater qu'ils mentent. Et constater encore que les citoyens athéniens de l'époque n'ont aucun recul sur leurs mensonges.

Pour qui domine les mots, l'absence de morale politique créative dans l'Athènes du 4^{ème} siècle est une certitude. La souveraineté populaire se trouve sans ressources anthropocratiques. Il est vain de penser des Athéniens qu'ils pussent former des ruches républicaines ou des personnes anthropocratiques. Ou qu'ils pussent aller vers l'optimum des conditions de vie.

La démocratie est morte de la disparition de l'instinct de vérité du champ politique où, pourtant, les sophistes du 5^{ème} siècle l'avait introduit.

¹⁰ Cf. François Châtelet (La philosophie païenne. Pluriel. Page 115): « Dans le sens courant, la dialectique est le procédé dont use l'homme de bon sens pour régler ses difficultés en discutant avec ses concitoyens ; elle est ce grâce à quoi l'homme qui ne possède pas de compétence particulière se tire d'affaire.. »

¹¹ Célèbre orateur du 5^{ème} siècle dont le peuple se méfiait. Cf. Thucydide livre VIII, chapitre 68.

2°) Le platonisme dans l'histoire

L'œuvre de Platon, un émule d'Isocrate, est parvenue jusqu'à Jean d'Ormesson.

Dans son ouvrage intitulé : « C'est une chose étrange à la fin que le monde », Monsieur Jean d'Ormesson, de l'académie française, se plait à commenter l'œuvre de Platon, le fondateur de l'Académie, dont il nous dit qu'il est un des plus grands parmi les philosophes. En quelques pages, entre trois et quatre, Jean d'Ormesson oppose la puissance que l'on trouve chez Platon quand il manie l'ironie socratique à quelques inepties comme celle de croire que la Terre est au centre du monde. Que l'on s'y trompe pas, si Jean d'Ormesson cite des erreurs chez Platon, c'est moins pour se gausser de ce « grand penseur » que pour mieux faire ressortir l'actualité de sa philosophie.

En fait, Jean d'Ormesson fait l'apologie de la dialectique circulaire de l'ignorance en partage inventée par Platon. Jean d'Ormesson reprend l'essentiel de l'art du Socrate de Platon à faire tourner en bourrique ses interlocuteurs. Notre académicien résume cet art de façon pertinente. Socrate s'interroge sur la nature du Bien, de la Justice ou du Beau. Sur la base de la réponse fournie par son interlocuteur aux questions précédentes, Socrate suit un premier raisonnement qui mène à une conclusion apparemment incontestable. « *C'est alors que tout se joue* », écrit Jean d'Ormesson, « *que Socrate revient* » en arrière, reprend la première réponse fournie par l'interlocuteur et suit un deuxième raisonnement qui « *conduit ailleurs que le précédent - et le plus souvent à un résultat opposé* ».

Et Jean d'Ormesson de crier au génie !

Comme on aimerait partager l'enthousiasme de notre académicien. Hélas, pour qui domine les mots, Socrate ne revêt aucun mystère. Platon triche avec les mots et avec les instincts. Platon a beau jeu de donner des interprétations différentes au « Beau », au « Vrai », au « Bien » ou à la « Justice » parce que ces mots sont des surconcepts narcissiques dont l'évocation isolée, en dehors de toute circonstance justifiant leur emploi, suffit à réveiller la plupart des instincts qui habitent l'être humain. A entendre le mot « justice », chaque instinct voit midi à sa porte. Si, de surcroît, on ne précise pas les circonstances dans lesquelles l'être humain peut être conduit à se montrer juste, la confusion est à son comble. Est-il juste de venir en aide à quelqu'un ou de nuire à quelqu'un ? Tant que l'on ignore qui est ce quelqu'un et ce qu'il a fait, l'instinct de générosité réclame la première attitude et l'instinct d'agressivité la seconde. On ne peut pas trancher entre l'un ou l'autre si rien ne vient qui donne raison à l'un plutôt qu'à l'autre. Il n'y a pas de solution et Socrate peut très facilement expliquer une chose et son contraire.

Pour être convaincu de la valeur de notre thèse, le lecteur doit avoir lu « *Le temps bénéfique des sophistes* ». Les indications précédentes, quoique pertinentes, ne sont qu'indicatives et ne sauraient se substituer au raisonnement précis, implacable qui caractérise l'ouvrage précité.

Or, Platon n'est à Athènes qu'un oligarque de second plan.

Le rôle que Platon jouait à Athènes se déduit de la position qu'y occupait Isocrate. Isocrate a de nombreux points communs avec Platon. Mais contrairement à Platon, Isocrate n'hésite pas à se lancer dans la bataille politique. Il marque la vie politique de son empreinte, même s'il ne se rend pas à la Pnyx. La façon dont Isocrate défend son point de vue renseigne sur le rôle de Platon à Athènes.

Platon interroge là où Isocrate affirme. Isocrate écrit-il en substance (§ 31-32- 33 Sur la paix) que l'injustice, même si elle peut être profitable, ne saurait à terme être plus avantageuse que la justice parce que les dieux et les hommes accordent leurs faveurs aux gens vertueux plutôt qu'aux crapules. Platon aussitôt demande : Qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce que la vertu ? Qu'est-ce que l'âme ? Que veulent les dieux ? Isocrate affirme-t-il (§ 128 du Panathénaique) « *que toute constitution est l'âme d'une cité, ayant sur elle la même autorité que l'intelligence sur le corps.* »¹² Aussitôt Platon compare l'être humain et la cité en demandant quelle peut bien être la meilleure constitution. Isocrate mêle-t-il l'histoire à la légende pour conforter son message sentimental sur la politique, Platon en fait autant pour renforcer ses interrogations sur la vraie nature des lois. Les deux œuvres sont parallèles. Personne ne peut le nier.

Or, le parallélisme entre les affirmations d'Isocrate et les interrogations de Platon renforce, à l'évidence, les thèses d'Isocrate.

Ce renforcement est tel que l'on pourrait appeler le personnage central de l'œuvre de Platon, le sieur Socrate, d'un nom qui rappelle sa référence vivante : « **(i)Socrate** ». Car (i)Socrate se débrouille toujours pour conforter **Isocrate**. Ce n'est pas Socrate mais bien (i)Socrate qui se complait à dire, comme Isocrate, que la justice - même si on ignore ce qu'elle est vraiment - est plus profitable que l'injustice. C'est encore (i)Socrate qui juge de la valeur des régimes politiques à travers les états d'âme de leurs citoyens quand, de son côté, Isocrate affirme que « *les bons politiques ne doivent pas remplir les portiques de textes écrits, mais maintenir la justice dans les âmes car ce n'est pas par les décrets mais par les mœurs que les cités sont bien réglées* » (Aréopagitique § 41). C'est toujours (i)Socrate qui baragouine à l'envi sur la nature du plaisir (cf. la République du § 583b au § 587b) pour finalement déboucher sur un tableau d'honneur des régimes politiques :

1. La royauté
2. L'oligarchie
3. La démocratie
4. La tyrannie

Comme par hasard, Isocrate chante les louanges de la royauté.

Il croit en Philippe. Il œuvre pour persuader ses concitoyens de s'en remettre à lui. Il ne cesse d'accorder aux rois un pouvoir magique. Dans son discours intitulé « **A Nicoclès** », il écrit au § 9 : « *Je pense que, de l'avis unanime, le devoir des rois, si leur pays est malheureux, est de mettre fin à ses souffrances ; s'il est heureux, de sauvegarder sa prospérité ; s'il est petit, de l'agrandir, le reste, c'est-à-dire les affaires quotidiennes, doit être traité en visant ces buts... C'est un fait d'expérience que la puissance de la royauté découle de la valeur de l'éducation morale qu'ils (les rois) se seront donnée* ». Dans un autre de ses discours intitulé « **Nicoclès** », Isocrate écrit au § 41 : « *Et pourtant, les bons souverains doivent s'efforcer de faire régner un esprit de concorde non seulement dans les états qu'ils dirigent, mais encore dans leur propre maison et dans les domaines qu'ils habitent. Car toute cette œuvre demande maîtrise de soi et justice.* » Pour Isocrate, la bonne éducation et la royauté forment le nec plus ultra politique.

Il n'y a pas de doute : Platon, par son questionnement, conforte Isocrate dans ses analyses. Quel peut bien être le sens de cette alliance ?

¹² Figure aussi dans l'Aréopagitique § 14.

La réponse à cette question se déduit de l'aporie qui caractérise l'œuvre de Platon. Nulle part, Platon n'apporte de réponses aux questions qu'il pose. Jean d'Ormesson s'en repaît de choux gras. Pourtant, cette attitude a une explication très simple : Platon est un chasseur de têtes. Ses écrits sont des provocations. Platon guette la réaction de ses lecteurs, notamment les élèves de son Académie. Or, quatre réactions sont possibles :

- a) Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Ça ne veut rien dire. Je fous le camp.
- b) C'est fascinant. Comme c'est grand ! Comme c'est beau ! J'y crois.
- c) C'est fascinant. Mais dans quel but exactement ? Je me méfie.
- d) C'est excellent pour exercer le pouvoir. Je prends.

Au premier, Platon ne dit rien. Il le laisse faire. Tu parts ? Bon débarras. Le second, Platon le prend par l'épaule et l'encourage en prenant soin de se mettre à son niveau. Flatté, le benêt va par les chemins véhiculer la bonne parole et, bien sûr, la propagande d'Isocrate. Au troisième, Platon accorde une attention très vive, car il est dangereux. Il faut absolument l'écartier de la politique. Il le confie aux puissants de la place qui, selon le cas, lui trouvent un travail dans le commerce ou l'éliminent. Le quatrième est recruté. Il ira berner le peuple à la Pnyx.

C'est clair : Isocrate course le gibier et Platon le trie.

Objectera-t-on que les chronologies des œuvres de Platon et d'Isocrate ne correspondent pas ? Un tel argument est difficilement acceptable. Si les œuvres d'Isocrate sont repérables dans le temps parce que notre philosophe, propagandiste de génie, s'appuie sur les événements de son époque pour faire passer son message (il ne peut pas faire autrement puisqu'il veut créer une opinion majoritaire), il n'en est pas de même de Platon qui situe tous ses dialogues au siècle précédent. Dès lors, comment les dater ? En outre, il ne faut pas oublier que Platon, après sa mort, a servi l'idéologie criminelle de la République romaine. Il ne serait pas étonnant que la datation dont nous avons hérité ait cherché à masquer le lien entre les deux penseurs ; le but de la manœuvre étant de plomber l'intelligence de la société par le questionnement inhumain propagé par le platonisme.

Objectera-t-on que Platon a des visées propres et qu'il a été en désaccord avec Isocrate ? Peut-être, en effet, y a-t-il eu de l'eau dans le gaz entre les deux hommes. Mais rien n'est moins sûr. Quand Isocrate dénigre ceux qui perdent leur temps à classer les constitutions ou à gloser sur les lois (Cf. Philippe 12), d'aucun y voit une critique de Platon. De même quand Isocrate écrit (§ 271 sur l'échange) : « *Mon opinion sur ce point (l'essence de la philosophie) est assez simple : l'être humain ne peut acquérir une science dont la possession nous ferait savoir ce que l'on devrait faire ou dire dans les autres connaissances* », d'aucun y voit le rejet ferme de la quête d'absolu entreprise par Platon. Mais cette critique ou ce rejet ne relèvent-ils pas de la volonté de plonger le profane dans l'embarras ? N'est-ce pas chez Isocrate la même tactique que celle qu'il adopte dans tout le Panathénaique quand il veut rendre sa pensée inaccessible et interprétable à l'infini ? L'entente entre les deux hommes peut très bien s'accommoder de divergences intellectuelles, car la contradiction du discours ne dérange pas l'action qui le suit. A ce titre, leur attitude vis-à-vis de Denys II plaide plus pour l'entente que pour le désaccord. Incontestablement, Platon a rendu compte à son aîné de son voyage à Syracuse puisque, dans sa lettre à Denys II, Isocrate évoque ce compte-rendu en ces termes : « *Et pourtant certaines gens qui t'on approché ont tenté de m'effrayer en disant que tu honores les flatteurs mais que tu méprises les conseillers*. ». A l'évidence, Platon et Isocrate ont la même idée : persuader les dirigeants qu'ils doivent fabriquer un écran derrière lequel ils pourront manœuvrer.

Platon et Isocrate s'entendent comme larrons en foire. Et Isocrate mène la danse.

Car Platon n'existe pas sur la scène politique. Il y connaît beaucoup moins de réussite que son aîné. A une époque où il balbutie encore ses théories, il s'aventure à conseiller Denys I, tyran de Syracuse. L'affaire tourne mal, Platon est déporté sur une trière spartiate et vendu comme esclave. Il en réchappe de justesse. Il échouera ensuite à deux reprises auprès de Denys II, le fils du précédent. Son ami Dion, l'oncle de Denys II, sera d'abord exilé et ensuite exécuté par ledit Denys II. Quand Philippe de Macédoine émerge, Platon n'a aucune influence sur lui. Il ne lui propose jamais rien de concret. Pour finir, il meurt avant Isocrate. Toute sa vie, Platon restera dans l'ombre, occupé à recruter, à jouer les chasseurs de têtes.

Mais si Platon fut à Athènes un acteur mineur, l'histoire en fera un penseur majeur.

Très attaché à soigner son recrutement, Platon découvre un registre de pensée supérieur aux discours d'Isocrate. Il fait basculer la rationalité sentimentale d'Isocrate dans le narcissisme rationnel. Platon met l'instinct de raison face à lui-même et l'incite à l'autocontemplation. Ce basculement découle du mode de réflexion choyé par Platon : l'interrogation systématique. Par ses affirmations, Isocrate éveille tous les instincts de l'être humain : l'amour du pays et de la grande Grèce ou la haine de la Perse et de ses habitants, les Barbares. Quand il évoque les bienfaits de la démocratie, il éveille l'amour de l'humanité. Avec ses interrogations jamais résolues, Platon demande à tous les instincts de faire place nette à l'instinct de raison ; cet instinct qui biche de la logique artificielle qui relie les mots entre eux.

Dès l'instant où Platon ne se contente plus, comme le rappelle Jean d'Ormesson, de livrer des interprétations différentes au courage, à la sagesse, à la vertu, à la justice, au bien, au beau, au vrai etc. mais qu'il se demande quelle est **la nature en soi** de ces surconcepts narcissiques en se gardant bien de répondre à l'exigence de l'instinct de vérité¹³, il donne à son discours deux dimensions supplémentaires et aussi nuisibles que spectaculaires :

- **La métaphysique** : « Il existe une vérité réservée aux seuls philosophes » ;
- **La pancarte politique** : « Regarde par ici, vers moi, tu seras sur la bonne voie ».

Le basculement en question commence avec l'Alcibiade pour être totalement achevé avec la République. De la nature mystérieuse de la justice en soi et du soi-même lui-même, on passe à la nature mystérieuse des Idées et des Formes avec, au passage, la nécessité de dispenser une vraie éducation, de disposer d'une classe de gardiens de la cité et aussi quelques provocations bien senties comme la communauté des femmes chez les gardiens de la cité. Platon joue sur du velours. Tout est parfaitement cohérent dans le monde de l'interrogation permanente. Plus rien ne compte que la cohérence magique qui émane des questions sans réponse. L'instinct de raison est aux anges. L'Athénien de base ne rêve plus d'une Grande Grèce mais de parvenir un jour ou l'autre aux réponses qui toujours échappent aux investigations des philosophes. En attendant, il est mûr pour subir des programmes politiques composés de nobles intentions et de nobles mesures mais inévitablement liés à la personnalité des orateurs les plus influents de la place, comme Démosthène, Hypéride, Démade, Eschine, Lycurgue et tous les autres.

Les deux vont ensemble. La métaphysique prive le citoyen de repères dans le monde quand la pancarte politique lui désigne un messie et lui épargne de réfléchir par lui-même.

¹³ L'instinct de vérité existe en tout être humain. Il pousse à comprendre la nature des mots et permet de repérer le discours mensonger. Cf. « *Le temps bénéfique des sophistes* » ainsi que « Univers » onglet « Communauté ».

Platon ment mieux que personne.

Platon a écrit une œuvre monumentale. Le tri qu'elle permet parmi la jeunesse et les étudiants est intemporel. L'effet est toujours le même et le code platonique permet d'écarter sans faillir les idiots, les benêts et les réfractaires pour mieux apprivoiser un petit nombre de serviteurs de l'oligarchie. L'œuvre de Platon, en effet, crée le conditionnement psychologique préalable et indispensable à toute opération de propagande. En absence de tout instinct de vérité, l'œuvre de Platon fait croire à tout un chacun que le philosophe et le penseur sont les préfigurateurs de la société de demain. Elle dégage une vision de l'avenir si prégnante que les membres de la société qui ne sont pas vaccinés contre elle se mettent à attendre des visionnaires. Et de ceux-ci, ils en viennent à attendre des messies pour réaliser l'idéal entraperçu. Platon est la base de toute représentation populaire. Aristote à sa suite, puis tous les autres philosophes, même ceux qui prétendent le réfuter (car ils ne font que conforter l'étouffement de l'instinct de vérité), le renforceront jusqu'à ce que la philosophie ne fasse son entrée à Rome où elle va prendre une dimension planétaire, supra-temporelle et scélérate.

Il est permis de croire que Platon a cru sincèrement la démocratie représentative capable de rendre heureuse l'humanité. C'était sans compter avec les criminels romains.

Rome est un régime représentatif corrompu, à mille lieues du rêve platonique. Sous l'emprise de la menace, les pauvres y abandonnent aux riches la direction de la société sans le moindre contrepouvoir. Le platonisme, bien involontairement, se prête à merveille à ce type de régime puisqu'il prône le renoncement politique de l'être humain. Cicéron le comprit et, à la demande sans doute express des autres criminels de la société romaine de l'époque, il se fit le chantre du platonisme quand il devint impérial pour Rome de maintenir son régime mafieux face à l'afflux massif de citoyens en provenance des régions conquises. En écrivant sa République, Cicéron fit l'apologie du **prince** sur le schéma des canons platoniques pour cacher les crimes de Rome et prolonger l'hégémonie des gentes. Il fit ainsi le lit de Jules César et d'Auguste.

Le prince devint empereur, puis, grâce aux moines qui éduquèrent les Goths, il devint un roi, un duc, un comte et enfin un député ; si bien que, de siècle en siècle, le virus platonique a été transmis à l'humanité. Tout représentant du peuple ou candidat à la représentation populaire parle comme Platon. Il mêle sentiments et clin d'œil pour bâtir des programmes électoraux, des pancartes politiques qui ne font que reproduire la pensée du citoyen à partir des sondages d'opinion, des travaux des partis ou des renseignements généraux et qui l'incitent à voter en faveur de celui-ci ou de celle-là. Les citoyens sont si bien conditionnés qu'ils ne réalisent pas à quel point les débats télévisés ou radiophoniques ne font que reproduire leurs propres idées pour les abuser. Tout semble ficelé ; et la perspective de vivre une vie triste et désenchantée paraît inéluctable : travailler dur, gagner peu, arriver sans nerfs ni tripes à l'âge toujours plus lointain de la retraite après quelques années de chômage par ci, par là. A la tête de la société, l'alternance des gouvernements de droite et de gauche n'a d'autre résultat que de renforcer en chaque citoyen le rêve débile que tout messie fait naître en l'être humain démuné des moyens de prendre son destin en main : « Un jour quelqu'un viendra et ça ira bien ».

La société vit par à-coups. Sans jamais mettre le cap sur l'optimum des conditions de vie.

C'est ainsi que Platon vint jusqu'à Jean d'Ormesson. Porté par un fleuve d'illusions béates, misérables ou sanguinaires ; trop rarement chanceuses et heureuses.

3°) Le bon usage de Platon

Malgré ses artifices, le platonisme peut s'avérer propice à la société si l'oligarchie en place est soucieuse de l'intérêt général. Le platonisme, en effet, a trois qualités politiques :

1. Il éveille l'ambition des citoyens entreprenants.
2. Il réserve une marge de manœuvre aux dirigeants.
3. Il œuvre à la cohésion et à la stabilité du corps social.

Ces trois qualités se confortent, l'une l'autre.

Platon parle de grandeur mieux que personne. Sa cité idéale, son idéal humain tirent la pensée vers le haut. Peu importe ses mensonges, ses imprécisions ou ses approximations, en le lisant, l'être humain se sent habité par un grand souffle et prêt à relever le défi du gouvernement des peuples. Platon suscite le désir de régner. Ce désir est renforcé par la perspective de disposer, une fois parvenu au pouvoir, d'une marge de manœuvre. Celle-là même dont parle Isocrate quand il recommande à Nicoclès de bien distinguer le discours politique de l'action politique. Cette marge de manœuvre qui rassure l'ambitieux et lui susurre à l'oreille : « Une fois là haut, si tu n'es pas maladroit, tu pourras y rester et, peut-être, y faire une place pour tes enfants ». Il est certain que sans cette séparation discours-action, identifiée par Isocrate mais magnifiée par Platon, les candidats au pouvoir seraient moins nombreux. Or, précisément le platonisme offre une garantie supplémentaire : l'assurance de s'entourer de partisans pour forger avec eux la cohésion du corps social. Car, puisque le platonisme contient l'instinct de vérité mieux que n'importe quelle doctrine en permettant à l'instinct de raison d'envahir la pensée, il crée les conditions d'un endoctrinement général du corps social dont découlent cohésion et stabilité. A ce titre, le platonisme est d'autant plus utile qu'il permet un nombre infini d'interprétations de la réalité, fondées sur toutes sortes de personnalités et de mesures. Platon est l'ancêtre de cette alternance droite-gauche qui fait croire aux naïfs qu'ils ont gagné au change quand Barack Obama succède à G.W Bush.

Cette polyvalence est propice aux oligarques qui sont soucieux du bien-être des pauvres. La meilleure preuve de cette efficacité est fournie par le redressement d'Athènes après la guerre du Péloponnèse. De 403, date à laquelle Thrasybulle retourne, sous couvert de démocratie, au régime des Cinq Mille en s'appuyant sur la volonté des soldats de base à 378, date à laquelle Callistratos mutualise l'impôt sur la fortune, l'oligarchie athénienne joue le jeu si bien que les succès militaires étant là, il est logique d'instaurer la nouvelle confédération en 377.

Malheureusement, Platon autorise aussi tous les abandons.

La fin d'Athènes est exemplaire en la matière. Qui peut douter de la sincérité de Démosthène, d'Hypéride ou de Lycurgue ? Personne. Athènes est morte contre leur volonté, c'est évident. Démosthène a rétabli une fiscalité juste et efficace. Convaincant plus tôt, il aurait pu stopper Philippe. Hypéride voulait abolir l'esclavage. Si son projet était passé, l'humanité eut connu une autre histoire. Lycurgue a sincèrement œuvré à la reconstruction de l'armée athénienne en réformant l'éphébie. Or Isocrate, Démade, Phocion, Eschine étaient très certainement sincères eux aussi quand ils recommandaient l'alliance avec la Macédoine. Il paraissait réaliste que de rechercher un terrain d'entente avec Philippe. Chacun pouvait y trouver son intérêt. Mais les faits sont là. Ces tiraillements ont conduit à Antipater qui a détruit pour toujours le semblant de démocratie qui subsistait à Athènes ; pendant que le platonisme continuait de briller et sans que les riches devinssent moins riches.

Athènes est morte quand elle eut plusieurs fois l'occasion de libérer la Terre.

Plus d'une fois, Athènes prit le chemin de la liberté. Ce fut, peu de temps après la naissance de la démocratie, quand autour de Périclès et d'Ephialtès la pensée des sophistes éclaboussa la société athénienne. Anaxagore prétendit que le soleil n'était qu'une boule de feu, Protagoras affirma que l'être humain était la mesure de toute chose, Parménide et Zénon firent l'éloge l'instinct de vérité au détriment de l'instinct de raison, le premier par la poésie, le second par l'ironie. L'ambition des sophistes était claire : en finir avec la superstition et les préjugés de la plupart des citoyens athéniens. Malheureusement, ils ne furent pas entendus et le peuple de ci, de là détruisit l'essentiel de leurs œuvres. Athènes eut aussi l'occasion de gérer directement la masse monétaire. A l'époque de Thémistocle, certains, parmi les citoyens, voulaient partager l'exploitation des mines du Laurion. Thémistocle parvint à persuader du contraire la majorité des citoyens. Athènes manqua ici une occasion très nette d'atteindre l'optimum des conditions de vie et d'établir l'équation de l'emploi. Il fallait faire l'inventaire des travaux productifs et politiques et rémunérer davantage les premiers que les seconds de telle sorte que le progrès économique fut possible ; une partie de l'activité sociale eut alors été consacrée à la régulation des rapports humains (objet du politique) et l'autre partie à l'aménagement de concessions économiques où les plus entreprenants auraient pu s'enrichir et enrichir la société. Il eut fallu pour cela qu'Athènes se décidât à abolir l'esclavage. Elle en eut deux fois l'occasion. Deux fois, elle manqua le coche.

La première fois, ce fut en 408 après la défaite de Notion. Pour monter une nouvelle flotte et aller porter secours à Conon bloqué à Lesbos, Athènes décida d'affranchir les esclaves et de les enrôler dans la marine. Athènes fut victorieuse aux Arginuses. Mais l'esclavage perdura. La seconde fois, ce fut dans des conditions similaires. Philippe venait de remporter la victoire à Chéronée. Hypéride se dressa alors pour réclamer l'abolition de l'esclavage. Il ne reste rien du discours qu'il tint mais l'écho de quelques unes de ses répliques a été conservé. Hypéride y fait les questions et les réponses : *« As-tu proposé de donner la liberté aux esclaves ? - Oui, pour que les hommes libres n'aient pas à connaître l'esclavage. As-tu proposé de rendre la citoyenneté à ceux qui l'avaient perdu ? - Oui, pour que les Athéniens combattent d'un seul cœur pour leur patrie. As-tu proposé le rappel des exilés ? - Oui, pour que personne ne souffre de l'exil. Tu ne lisais donc pas les lois qui s'opposaient à tes propositions ? - Je ne pouvais pas car les armes des Macédoniens se dressant devant elles me les cachaient de leur ombre »*. Formidable lyrisme, mais totalement dépourvu d'instinct de vérité. Que faire d'une telle générosité ? Libérer les esclaves, radouber les mauvais citoyens, rappeler les exilés, oui mais pour en faire quoi ? Hypéride a manqué de perspectives.

Quitte à libérer les esclaves, il fallait envisager de le faire partout dans le monde. Il fallait aller au bout de la logique démocratique. Il fallait donner sa liberté économique à l'être humain. Il aurait alors trouvé une place dans la société. Athènes eut été à la hauteur de son génie. Et que l'on ne vienne pas dire que l'époque ne le permettait pas. Les rapports entre les hommes et les femmes, entre les maîtres et les esclaves pouvaient évoluer très vite. Pour preuve, l'aventure de Cumes où Aristodémos donna comme femmes aux esclaves qui l'avaient aidé à prendre le pouvoir les épouses de leurs anciens maîtres. Pour preuve encore, les aventures de Phryné, de Nééra ou d'Aspasie, ces courtisanes qui surent vivre libres ou les aventures de ces femmes qui demandaient le divorce en faisant miroiter à leur famille l'avantage qu'il y aurait à récupérer leur dote. Athènes n'était pas si loin du but ; qui a manqué d'en appeler à l'instinct de vérité.

Nous n'en sommes pas si loin, non plus. Il suffit d'une rupture morale. Platon y sera très utile.

L'œuvre de Platon est considérable. Tant mieux. Avec un souci de provocation et pour mieux trier parmi ses élèves ceux qui feraient carrière au service de l'oligarchie athénienne du 4^{ème} siècle, Platon a truffé ses textes d'imprécisions, d'inepties, de fadaïses, de facéties mais aussi de mensonges et de calomnies. C'est parfait. Il faut la jeter en pâture à l'instinct de vérité. A l'heure où plus personne ne croit la représentation populaire capable d'engendrer de façon durable des gouvernements soucieux de l'intérêt général, il faut rehausser la pensée populaire en confectionnant des tests permettant à chacun de broyer, pulvériser, atomiser la pensée de Platon pour finalement parvenir à dominer les mots.

Pour réfuter Platon, il faut d'abord comprendre comment se forment les mots. Il faut arriver à situer le champ factuel, le champ conceptuel et le champ surconceptuel qui forment chacun un domaine différent dans l'intellect. Puis il faut repérer les deux trames linguistiques, l'objective et la narcissique, qui reflètent, l'une, l'état du monde extérieur à la pensée et, l'autre, les états de l'instinct. Il faut enfin distinguer les concepts indéterminés des concepts normés. Cela fait, le texte de Platon apparaît clairement comme totalement artificiel et conçu pour éveiller en un propos plusieurs instincts à la fois, impuissants à être satisfaits en raison de l'incomplétude du propos ; de telle sorte que le seul instinct à valider les questions qui le constituent est l'instinct de raison, instinct servile s'il en est, apte à se régaler de propos insignifiants et fort propice à l'auto contemplation et au mépris des affaires du monde.

Seul l'instinct de vérité, l'instinct de la logique pure, peut remballer l'instinct de raison.¹⁴

Or, une fois réveillé, l'instinct de vérité ne permet plus de confusion entre la volonté et le but. L'instinct de vérité éradique le rêve rationnel et place l'être humain face à lui-même, aspirant à l'égalité quand la nature l'a moins gâté que son voisin. Face à ce terrible constat, l'instinct tragique s'éveille à son tour et la société humaine se prend à ressembler à cette communauté à la fois imaginative, ambitieuse et solidaire qui est celle de ce petit village de montagne qui a trouvé les moyens de se doter de l'électricité, soit : une *communauté anthropocratique*¹⁵.

S'agit-il du moins en la matière d'une *expectative politique créatrice*.¹⁶

L'antidote platonique réveillera l'instinct de vérité et l'instinct tragique qui produiront la communauté anthropocratique et la morale politique créative. L'humanité pourra alors se réjouir que la Terre ait un jour engendré Isocrate et Platon.

Alors, chacun contribuera personnellement à l'optimisation des conditions de vie.

Autant de quasi-certitudes qu'il convient de vérifier en commençant par prouver que des êtres humains très ordinaires peuvent bâtir un Elidrom.

¹⁴ Cf. Menu « Recrutement » onglet « Etape du jour » et « LTBS ».

¹⁵ Cf. Menu « Univers » onglet « Communauté ».

¹⁶ Cf. Menu « Univers », onglet « Morale », rubrique : « Produire et respecter des principes anthropocratiques »